

The Revenant

L'homme qui a vu l'ourse

Patricia Robin

Number 301, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robin, P. (2016). Review of [The Revenant : l'homme qui a vu l'ourse].
Séquences : la revue de cinéma, (301), 29–29.



The Revenant L'homme qui a vu l'ourse

Pour son cinquième long métrage, croulant déjà sous les récompenses, Alejandro González Iñárritu nous transporte en 1823 dans une Amérique à découvrir où les tribus indiennes possèdent encore leurs territoires et leurs troupeaux de bêtes leur permettant de subsister. Pour combien de temps ? Librement inspirée du roman de Michael Punke et tournée en Alberta et en Patagonie, cette histoire plus grande que nature met en scène des paysages fabuleux au cœur desquels les hommes doivent survivre en dépit du froid, de la menace indienne, des animaux sauvages et de la bêtise humaine. Du fond de ce monde hostile, un battant revient d'un périple initiatique, résilient et motivé.

PATRICIA ROBIN

Il y a beaucoup à évoquer à propos de ce film si dense. Le récit peut paraître simple à première vue : un éclaireur, Hugh Glass (DiCaprio) se fait attaquer par une féroce mère grizzly alors qu'il inspecte un territoire hostile pour s'assurer que son groupe de trappeurs voyage en sécurité. Invalide et soigné avec des moyens de fortune, il doit rester derrière accompagné de son fils métis Hawk (Forrest Goodluck), du belliqueux Fitzgerald (Tom Hardy) et du jeune et naïf Bridger (Will Poulter). Témoin impuissant du meurtre de son garçon et laissé pour mort par Fitzgerald, Glass réussit à survivre à ses blessures et entame une longue route pour retrouver ce fourbe meurtrier. Après avoir assemblé les éléments de la trame dramatique, l'expérience de cet homme peut sembler invraisemblable : normalement, il aurait dû succomber à une septicémie sévère, à une sérieuse hypothermie, à une malnutrition ou à un empoisonnement. Toutefois, tel un Candide ressuscitant sans cesse de ses mésaventures, il poursuit sa quête et traverse les vastes territoires d'une Amérique quasi vierge. Ainsi mû par sa vindicte, il démontre une force surhumaine que peu de protagonistes peuvent se targuer de posséder. On peut effectivement mettre en doute la véracité de l'histoire de Glass, mais ne va-t-on pas au cinéma justement pour sublimer des personnages plus grands que nature ? Iñárritu nous le sert avec toute l'envergure et toute la finesse nécessaires afin de fasciner le spectateur pour que celui-ci constate l'étoffe du héros. Il l'accomplit avec tout l'art qu'on lui connaît, les liens qu'il sait effectuer avec la mythologie et la cinématographie mondiale – voir les parallèles avec Tarkovski recensés par Misha Petrick¹ –, la maîtrise de la mise en scène et du rythme du récit. Dès le début, Iñárritu établit ses lignes de force : le capitaine (Domhnall Gleeson) représente la loi, Glass, l'éclaireur (la lumière) romantique en deuil de ses amours et en osmose avec la nature, et Fitzgerald l'antagoniste, le traître, le diable. L'ourse qui attaque Glass devient même une source de force, car en se sacrifiant pour défendre ses petits, elle insuffle à Glass l'énergie de poursuivre

sa vindicte contre Fitzgerald. En alternant les scènes fortes et celles d'apaisement ou de fantasmagorie, le réalisateur laisse respirer le film au son des exhalaisons de Glass qui nous rappelle sans cesse qu'il est toujours vivant. La musique de Ryuichi Sakamoto tempère ce drame à coups de tristes violons succédant à des staccatos de cordes basses pour les moments intenses.

On ne peut passer sous silence l'immense performance rendue par Leonardo DiCaprio. Troquant ses coiffures bien placées, son visage glabre et ses costumes trois-pièces de *The Wolf of Wall Street* et *The Great Gatsby* pour des oripeaux puants, des cheveux longs et sales, une barbe hirsute et une figure tuméfiée et émaciée, il livre une prestation tout en nuances. L'acteur que l'on a connu très volubile, à la limite de l'hystérie, s'enferme dans le mutisme d'un jeu intériorisé où l'on sent la douleur et l'impuissance du personnage, sa résignation, mais aussi sa colère et sa volonté de poursuivre son but. Il est contenu, taciturne et magnifique. Son Golden Globe et son Oscar sont pleinement mérités.

Ces quelques lignes soulignent à peine l'envergure du travail de réalisation d'Iñárritu et de celui de la cinématographie d'Emmanuel Lubezki, tous deux également lauréats à la grande célébration annuelle des Oscars. Ici, on ne crie pas au génie ; on félicite, voire on vénère, l'intelligence d'amalgamer tant d'éléments pertinents et le courage d'entreprendre pareille production. Tous les prix récoltés feront honneur à cette œuvre de longue haleine.

★★★★

¹ On peut voir le montage sur : youtube.com/watch?v=yvkiG3IGuUQ

■ LE REVENANT | Origine : États-Unis – Année : 2015 – Durée : 2 h 36 – Réal. : Alejandro González Iñárritu – Scén. : Mark L. Smith, Alejandro González Iñárritu, d'après le roman de Michael Punke – Images : Emmanuel Lubezki – Mont. : Stephen Mirrione – Mus. : Ryuichi Sakamoto – Son : Lon Bender – Dir. art. : Jack Fisk – Cost. : Jacqueline West – Int. : Leonardo DiCaprio (Hugh Glass), Tom Hardy (John Fitzgerald), Domhnall Gleeson (Capitaine Andrew Henry), Will Poulter (Bridger), Forrest Goodluck (Hawk), Anthony Starlight (Chef Arikara) – Prod. : Steve Golin, Alejandro González Iñárritu, Arnon Milchan, Mary Parent, James W. Skotchdopole – Dist. : Fox.